

La fidélité humiliée du catholicisme français



DESSINS : FABIEN CLAIREFOND

Éclatant à répétition au plus bas des courbes de pratique comme un chapelet de bombes incendiaires, les révélations sur les abus sexuels dans l'Église pourraient bien finir par achever ce qu'il reste de catholicisme en France, à commencer par son recrutement sacerdotal. Il est entré, dit-on, cette année au séminaire de Paris un seul et unique candidat, le dernier des Mohicans, héros tragique et dérisoire à la fois.

Le spectacle à quelque chose d'effarant. Comme historien, j'avoue que je ne regrette pas d'y être. Depuis le temps qu'on annonce la « mort » du catholicisme dans ce pays, qui aurait pu se douter que le coup de grâce viendrait de l'intérieur et qu'il finirait dans l'abjection ? Comme Français et comme catholique, en revanche, je le déplore parce que j'aimerais autant que la tradition chrétienne dominante de ce pays ne sombre pas dans l'opération, emportée par les turpitudes sexuelles et les mensonges d'une fraction du clergé. Les fidèles se testent dans l'épreuve. Le moins qu'on puisse dire est que les nôtres sont éprouvées. Les meilleurs font état de leurs doutes, de leur colère, de leur révolte parfois, toutes

problèmes généraux du catholicisme français, a bien déchanté : elle est en première ligne dans la tourmente, soit qu'elle ait péché elle-même, soit qu'elle ait à nettoyer les écuries d'Angias, à l'instar de M^{re} de Moulins-Beaufort. Dans un tel contexte, il peut n'être pas inutile de rappeler que la plupart d'entre nous tenons notre foi, aussi misérable soit-elle, de nos parents, plus lointainement de nos ancêtres, et pas du clergé. « *J'ai la religion*

Les solutions sont connues : fin du célibat ecclésiastique obligatoire, ordination d'hommes d'âge mûr, plus de femmes, plus de laïcs dans l'institution et ses instances de direction. Elles ne régleront pas tous les problèmes, mais en élimineront certains

de *ma nourrice* », disait Descartes. Notre catéchisme nous a traversés sans nous retenir, mais nous sommes toujours là. En 1872, dans le dernier recensement à avoir comporté officiellement en France une rubrique religieuse, près de 98 % des Français ont répondu qu'ils étaient catholiques romains, les mêmes, pour une part, qui allaient élire invariablement, de 1876 à 1914, des majorités laïques et souvent anticléricales. Émile Littré, baptisé sur son lit de mort, appelait cela « *le catholicisme selon le suffrage universel* ». « *Je ne désire pas voir Dieu*, disait-il à l'abbé Huvelin, mais

je voudrais bien revoir ma mère. »

Dans *La Religion de ma mère*, précisément, Jean Delumeau a souligné à quel point le catholicisme en France est passé par les femmes, et on sait le rôle qu'ont joué les grandes-mères, ces dernières décennies, dans les efforts consentis pour tâcher de sauver ce qui peut l'être du grand décrochage religieux que nous connaissons. Il y a quelques années, ayant à commenter un rapport rédigé pour l'épiscopat sur les équipes deuil dans

les paroisses, j'avais été frappé de voir se répéter un peu partout la même scène : les petits-enfants dans la nef, en enterrant leurs grands-parents, enterrent les derniers chrétiens de la famille, c'est-à-dire, en un sens, le christianisme lui-même, en demandant

aux chrétiens qui restent de le faire à leur place fautive d'en avoir encore les codes. Le scandale des abus sexuels dans l'Église vient, en un sens, parachever le processus.

Les solutions sont pourtant connues : fin du célibat ecclésiastique obligatoire, abondamment violé et source d'effets pervers multiples en interne, ordination d'hommes d'âge mûr (*virî probati*), plus de femmes, plus de laïcs dans l'institution et ses instances de direction. Elles ne régleront pas tous les problèmes, loin de là, mais elles en élimineront certains. On ne voit pas cependant qu'elles soient sur le point

d'être adoptées, d'autant que les courants les plus dynamiques au sein de ce qu'il reste de catholicisme en France n'y sont pas favorables et que toutes les parties de la catholicité n'en sont pas encore là. Elles finiront sans doute par s'imposer, mais il faudra peut-être pour cela en passer encore par la ruine de plusieurs Églises.

En attendant, on essaiera de ne pas oublier que le catholicisme est chose trop précieuse pour être abandonnée au clergé et qu'un grand nombre de Français, croyants, incroyants ou mal croyants de toutes espèces, y sont chez eux de plein droit.

par la prière des morts et des vivants de leur lignée, même s'ils ne mettent pas les pieds dans une église.

Dans ces conditions, à quelle fidélité inviter nos contemporains, ceux du moins qui se reconnaissent encore un lien avec le catholicisme ?

« *Le Sermon sur la montagne ne passera pas* », écrivait Ernest Renan, qui n'était pas, lui non plus, un paroissien très ordinaire. Il est peut-être encore temps de sauver parmi nous ses vertigineuses promesses de bonheur paradoxal (« *Heureux ceux qui pleurent...* »), qui ont fait vivre nos pères et qui pourraient revivre chez nos enfants, pourvu qu'on les laisse passer à travers nous, fût-ce dans la nuit et au milieu des décombres.

• Auteur, notamment, de « *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* » (Seuil, coll. « *La coulée des idées* », 2018), qui a connu un grand succès critique. Dernier ouvrage paru : « *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?* » (Seuil, 2021).

GUILLAUME CUCHET

Le professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne* juge que le désarroi de l'Église, dans notre pays, ne pourra pas être surmonté sans de profondes réformes.

tendances confondues. D'autres prennent leurs distances à bas bruit. La « génération Jean-Paul II », qui pensait avoir trouvé la solution des

La crise que traverse l'Église de France ne doit pas faire oublier la vitalité de la foi



AN DE SAINT-CHERON

approche de Noël, et alors que des scandales voquent des interrogations chez les catholiques nçais, le jeune écrivain* fait preuve d'un relatif imisme sur l'avenir du catholicisme en France.

ue l'Église en général et le clergé en particulier soient composés de pécheurs cessera-t-il de surprendre les catholiques ? À la toute fin du XIX^e siècle, dans son carmel de Lisieux, Thérèse Martin

raït de sa propre candeur de petite fille : « *Prier pour les âmes des prêtres, que je croyais plus pures que le cristal, me semblait étouffant...* » C'est un pèlerinage à Rome qui l'avait dessillée à l'âge de 14 ans : la mondanité, la tiédeur et la médiocrité d'un bon nombre d'ensoutanés de son diocèse lui avaient sauté à la figure, et l'avaient convaincue de prier avec plus d'ardeur pour que les prêtres se convertissent et deviennent des saints. Un sacré travail. Car un bon siècle plus tard, en 2010, le pape Benoît XVI déclarait encore devant la presse : « *Nous l'avons toujours su, mais nous voyons aujourd'hui de façon beaucoup plus terrifiante que la plus grande persécution de l'Église ne vient pas d'ennemis extérieurs, mais nuit du péché de l'Église.* » Un tel discours est catholique. Il n'y a là ni fausse modestie ni autoflagellation.

N'en déplaise aux tenants du parti de l'ordre.

La crise que traverse l'Église est rude, mais au moins l'époque n'est-elle plus aux abîmes de cour. L'épiscopat est une place bien peu enviable pour qui recherche le pouvoir et les honneurs.

C'est même une remarquable école d'humilité. Et si cela existe encore dans la France du XXI^e siècle, peu de choses doivent être aussi déprimantes

que d'être un clerc ambitieux devenu évêque à force de ronds de jambe, de précautions, de ce consensusisme doucereux et dérisoire à quoi s'ajoute souvent dans les actes - frappant paradoxe - une vision jalouse, dure, de la structure verticale de l'Église.

Car en dehors de certains catholiques pratiquants, quel Français est encore capable de citer le nom de l'archevêque de Paris ? de Lyon (le « *primat des Gaules* ») ? Les évêques les plus célèbres sont aujourd'hui ceux qui ont chuté. Et si ça n'était qu'une question de renommée ! Le discours épiscopal lui-même n'a plus le moindre poids dans la sphère publique, et n'est quasiment plus entendu au sein de l'Église.

Ce n'est pas parce que le tronc semble mort qu'il ne peut pas y avoir de surgeons. Ce qui demeure dynamique dans le catholicisme français échappe largement, en sa gouvernance, à la hiérarchie épiscopale ou à ce qu'il en reste

Heureusement, ce n'est pas parce que le tronc semble mort qu'il ne peut pas y avoir de surgeons. Ce qui demeure dynamique dans le catholicisme français échappe largement, en sa gouvernance, à la hiérarchie épiscopale ou à ce qu'il en reste. C'est le cas par exemple de l'enseignement catholique (primaire, secondaire et supérieur), du scoutisme ou des patronages : c'est aussi le cas des communautés sacerdotales de la branche conservatrice, qui fournissent à la France ses derniers bataillons de prêtres, et dont le caractère florissant vient en partie du discrédit qui frappe

l'épiscopat (avec ou sans affaire de moeurs) : c'est encore le cas des initiatives d'une jeunesse catholique fortement anticapitaliste et anti-identitaire, résolue à trouver des solutions concrètes pour que s'étendent la justice et la charité sur la terre. Ces lieux de vitalité, on ne peut plus différents les uns des autres, ne permettent néanmoins pas de discerner quel sera le visage de l'Église diocésaine, paroissiale, dans vingt ans. C'est pourtant là que tout est censé se jouer pour que la foi continue d'être transmise en France. Et comme fidèle laïc, alors que je m'appare à m'acquitter du dernier dû culte, je me sens, comme tant d'autres, tenté par le découragement. C'est alors

que se présentent à ma mémoire les chrétiens, laïcs, religieux ou clercs, dont je suis chaque semaine témoin de la générosité, qui continuent d'accomplir leur devoir quotidien, sans facilité ni fanfaronnade, dans l'abnégation, la confiance ou même la joie. Cette fidélité m'impressionne.

L'expression la plus visible de cette fidélité catholique, la plus marquante pour le reste du monde, la plus largement saine, c'est la charité en acte : le service inlassable des plus misérables, des malades, des souffrants, des abandonnés, des exclus. L'amour des pauvres, qui est le cœur de l'Évangile, permet encore au christianisme de parler au monde. Qu'on ne se méprenne pas pourtant : la mission de l'Église catholique n'est pas seulement d'ordre historique ou social. Le pape actuel

rappelait dès les prémices de son pontificat que l'Église n'est pas une ONG. Elle n'est pas davantage la représentante d'une école de sagesse humaine. Tout le discours, toute l'action de l'Église, n'ont de valeur que s'ils sont fondés sur le Christ, mort et ressuscité, ainsi que le martelait saint Paul il y a vingt siècles : « *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu (...)*. Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est sans valeur » (Première épître aux Corinthiens, 15, 14-17). La mission de l'Église est de donner un accès terrestre à cet invisible exprimé dans l'Évangile dont elle garde le message et dont elle affirme la solidité des promesses.

Chacun est parfaitement libre de penser que cela est vain, fou, ou arrogant. Mais la raison d'être de l'Église, rappelée dans la liturgie (qui pour parler de Dieu doit être digne et belle) et dans les sacrements (qui sont des signes visibles de l'amour de Dieu), est bel et bien d'attester une transcendance qui donne un sens à la vie humaine, de témoigner d'une grâce divine qui élève la nature pour que les hommes et les femmes deviennent des saints et des saintes. Tel est le message de l'Église catholique. Si le Christ est ressuscité, cette Église ne peut pas disparaître. Cela n'est pas une raison, bien au contraire, pour ne pas faire aujourd'hui preuve de réalisme, de dévouement, d'audace. C'est ce que les chrétiens auxquels je pense à l'heure de verser mon dernier essai de vivre. *Jean de Saint-Cheron est écrivain, chroniqueur, auteur des « *Bons Chrétiens* » (Savator, 2021) et d'« *Éloge d'une guerrière* », à paraître chez Grasset en janvier 2023.